



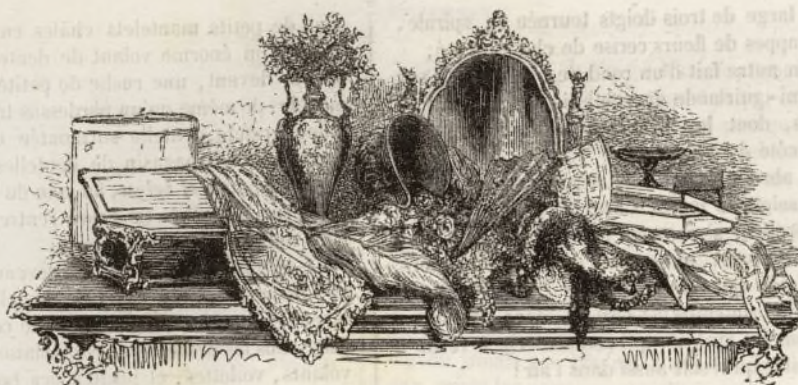
366.

LES MODES PARISIENNES

Fleurs de Constantin rue d'Antin. Coiffure de M^{lle} Saborde r. Richelieu 77. Robes de M^{lle} Célestine Zwiller rue de Choiseul 23. — Souliers de Meier rue Tronchet 17 — Parfumeries de la Société Hygienne rue J. J. Rousseau N^o 5.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
— LA CICATRICE (2^e partie), par MAURICE SAINT-
AGUET. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



On dirait que le printemps veut nous dédommager des rigueurs de l'hiver. Ne serait-ce même qu'un semblant de printemps, quelques belles journées accordées à notre impatience, qu'il faudrait encore se trouver heureux ; c'est toujours ça de pris !

Ce beau soleil a mis en émoi toutes nos fai-

seuses de modes, de confections ; toutes ont une fièvre continue de nouveautés : c'est à qui inventera des coupes et des ornements inédits.

Il faut convenir que ces essais ne réussissent pas tous ; mais qu'importe, si, dans un amas de pierres fausses, on finit par trouver la pierre fine !

Nous avons déjà parlé des nouveaux chapeaux de Guerchener (1), chapeaux de printemps et d'été en guipure point d'Espagne, chapeaux plus

légers et plus distingués que ceux de paille par leur nouveauté et par la délicatesse du travail.

On fait en ce moment beaucoup de capotes de taffetas couvertes de crêpe lisse ; d'autres en taffetas ornées de blonde de soie. Il en est de très-jolies couvertes de crêpe lisse et ornées de blonde, les dessous de passe en fleurs blanches et petites herbes en fleurs. On voit aussi beaucoup de dessous de passe en avoine-paillon grenat. Vous savez sans doute que ce paillon est brillanté ; mais ces dessous de passe tiennent plutôt des modes d'hiver que des modes du printemps, les fleurs et les petites herbes sont véritablement modes de la saison prochaine.

Les demoiselles Romain (4) font de charmantes capotes de taffetas, de crêpe ; le tout illustré de blonde, de crêpe lisse, de fleurs ou de plumes.

Nous citerons de chez ces demoiselles :

— Une capote lilas à grosses coulisses placées en rivièrè sur la passe, le bord orné d'un triple rang de petites blondes de soie : une posée en dedans de la passe, les deux autres posées en dessus et légèrement espacées l'une de l'autre ;

— Une capote de taffetas blanc couverte de crêpe lisse ornée du côté gauche par de petites plumes blanches s'enroulant ensemble, mais très à plat, sur la passe ;

— Une capote de taffetas jaune-vif ornée sur chaque coulisse d'un ruché de ruban à bord satiné large d'un travers de doigt.

Nous avons remarqué aussi chez ces demoiselles de très-jolis bonnets en blonde de soie : l'un à

(1) Rue de Provence, 5.

(4) Rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

blonde large de trois doigts tournée en spirale, avec grappes de fleurs cerise de chaque côté;

— Un autre fait d'un rond de blonde posé sur une demi-guirlande de volubilis roses et blancs nuancés, dont les branches tombent aussi de chaque côté du bonnet.

Pour abriter toutes ces coquettes capotes du perfide soleil de mars, Cazal (1) a déjà préparé ses ombrelles, si connues pour leur élégance et pour leur ressort, qui permet de les ouvrir et fermer à l'aide d'une seule main.

Enfin le printemps est partout, dans les magasins, dans les jardins, qui commencent à verdier; Dieu veuille qu'il soit aussi dans l'air!

Les couturières sont encore tellement occupées des robes de bal, qu'elles sont en retard pour les robes de promenade.

D'ailleurs les étoffes riches, c'est-à-dire brochées, les encouragent un peu dans cette paresse.

Madame Célestine Quillet (2) a cependant fait quelques robes de taffetas ornées de volants découpés et des robes de taffetas brochés, mais à dessins plus légers que ceux qui étaient sur les étoffes d'hiver; ces dernières ornées de ruches de rubans assortis.

Quant aux robes de bal, qui n'ont été pour madame Quillet qu'une suite de succès, nous n'en parlerons que peu; cependant nous ne pouvons passer sous silence ses dernières créations, chefs-d'œuvre de grâce et d'élégance:

— D'abord une robe de taffetas rose garnie au bas de cinq petits volants de tulle rose bordés chacun par un petit ruban de satin; puis des volants en dentelle ayant dessous un volant de tulle bordé d'un petit ruban, ce dernier volant dépassant de peu la largeur du petit ruban de satin;

— Une autre en satin bleu de ciel ornée devant d'un tablier de bouillonnés de tulle, et, autour de la jupe, venant rejoindre le tablier de chaque côté, trois volants en dentelle; le corsage orné d'une berthe double en dentelle formant châle et encadrant un montant de bouillonnés de tulle.

Nous avons dit qu'on garnirait quelques robes avec de la petite dentelle de laine de couleur; en effet, nous en avons déjà vu quelques modèles. Nous citerons, par exemple, une robe de taffetas couleur feutre garnie devant en montant de redingote par six petites dentelles de laine feutre, trois de chaque côté, séparées par une ruche de petit ruban large d'un peu plus d'un centimètre, ruban qui s'appelle dans le commerce *numéro un et demi*. Il y avait, pour être porté avec cette robe, un petit pardessus en pareil taffetas garni de plusieurs rangs de petite dentelle de laine, aussi de même couleur.

Ce qu'on fait beaucoup dans ce moment, ce

sont de petits mantelets-châles en taffetas noir ornés d'un énorme volant de dentelle ayant, en tête et devant, une ruche de petite dentelle. Ce modèle, de même qu'un pardessus très-court orné d'une grande dentelle surmontée d'une ruche, appartient au magasin de dentelles des *Fabriques françaises et belges*, au coin du boulevard et de la rue Vivienne. Ce genre rentre dans ce que nous appelons modèle parisien.

Ce magasin de dentelle est devenu fort en vogue pour son grand choix de dentelles noires ou blanches. Il ne se complète plus de coffret de mariage sans les dentelles de cette maison: écharpes, volants, voilettes, et jusqu'à des bouts de manches en application de Bruxelles.

Nous allions oublier une assez jolie garniture nouvelle de redingote, qui se compose de brandebourgs en entre-deux de dentelle noire posés à plat et encadrés tout autour d'un petit galon de soie de la couleur de la robe.

On fait beaucoup de robes ou redingotes à corsage ouvert jusqu'au bas de la taille, mais très-montante et seulement ouverte devant pour laisser voir tous les délicieux fichus à jabot ou à brandebourgs de volants de dentelle espacés par des entre-deux brodés, fichus qui sont le triomphe de cette bonne lingère de la rue Vivienne, dont le nom vous est très-connu, madame Colas.

Ce qu'il faut dire, et dire souvent, car cela est important, c'est de faire choix d'une bonne faiseuse de corsets, laquelle soit assez habile pour tout concilier, la finesse de la taille et la conservation de la santé. Sous ce rapport, comme sur tout autre, nous conseillons les corsets de madame Dumoulin (1). Personne mieux que cette dame, très-connue d'ailleurs, n'apporte plus de perfection dans la confection d'un corset, que ce corset soit destiné à la toilette du soir ou qu'il doive être porté le matin avec les peignoirs ou les redingotes.

Ces conseils s'adressent surtout aux mères de famille, qui ne doivent pas faire faire à leurs filles des corsets par une faiseuse inhabile. C'est pour ces dernières une question de santé et souvent même de taille pour l'avenir, qui est compromise par le choix du premier corset.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Coiffure de feuillage de velours et raisin d'or. — Robe de tulle à deux jupes sur dessous de satin blanc: la première jupe de tulle garnie de cinq volants de blonde, la seconde ourlée et relevée par un nœud de feuillage et rubans de satin bordé d'or: même bouquet au haut de la jupe. Corsage à berthe. Châle en blonde, encadrant une échelle de corsage en blonde.

Coiffure de dentelle et fleurs de volubilis rose. — Robe

(1) Rue Basse-du-Rempart, 44.

(1) Boulevard des Italiens, 27.

(2) Rue de Choiseul, 23.

de satin rose garnie sur chaque côté de dentelle, chaque dentelle alternée d'un bouillonné de tulle. Berthe à châle en dentelle. Devant de corsage en tulle bouillonné. Echelle de brillants.

PATRONS.

Notre feuille de patron contient un petit pardessus, lequel paraîtra dessiné sur le numéro de dimanche prochain — De plus, un coin de mouchoir avec broderie au plumetis. — La bande du milieu est un entre-deux en dentelle. — Un autre coin de mouchoir festonné et brodé au crochet.

Une broderie anglaise pour bas de jupons, pantalon d'enfant, bas de manches, etc.

Un entre-deux pour broderie au plumetis.

Une bande pour broderie au plumetis. — Volant de bout de manches.

Semé pour fond de bonnet d'enfant ou bouts de manche en broderie au plumetis.

Écusson pour coins de mouchoir.

MUSIQUE.

Le *Quadrille de François le Champi*, par ANCESSY, exécuté tous les soirs au théâtre de l'Odéon dans la comédie de GEORGE SAND, obtient un immense succès dans les bals et dans les salons; c'est pour ainsi dire un quadrille-type, par la franchise du rythme et l'originalité de ses mélodies empreintes de la couleur et du caractère de l'ouvrage herrichon : aussi tous les pianistes se sont-ils emparés de ce charmant quadrille destiné à faire époque, et qui défraiera les soirées de cet hiver en joyeuse compagnie des quadrilles de Musard : 1^o *Le Moulin des Tilleuls*, sur l'opéra de Maillart; 2^o *Brise-Tout*, sur l'Album-1850 d'Étienne Arnaud; — et de celui d'AMÉDÉE ARTUS, les *Quatre Fils Aymon*, qu'on applaudit chaque soir au théâtre de l'Ambigu.

LA CIGATRICE.

Maxime se tenait à l'écart, fort ému, et observant avec une grande préoccupation les nouvelles venues. Irma était d'une beauté pure et d'une fraîcheur éblouissante. C'était, je ne puis mieux m'exprimer, une chaste brune. Puis on voyait déborder en elle cette amabilité que donne le bonheur assidu aux cœurs innocents, ce quelque chose d'épanoui et de rayonnant, qui ranime les autres cœurs et semble tout à coup leur dorer la vie. Son visage ovale au profil grec, ses grands yeux d'un bleu foncé qui brillaient d'âme et de santé, sa taille svelte, son air de candeur et de bonne volonté la rendaient cependant plutôt sympathique pour une femme artiste comme mademoiselle Dévigne, qui paraissait en raffoler, que pour un

homme romanesque comme Maxime, dont le trouble, en ce moment, n'était pas causé par cette virginale perfection. Je ne sais même pourquoi un instinct secret le portait à s'occuper davantage de la mère, petite femme nerveuse et mince, encore gracieuse, encore jolie, mais déjà fanée, sur le visage de laquelle on surprenait facilement la trace de passions légères et l'empreinte d'une coquetterie vainement abjurée avec la jeunesse.

Madame Pernaux ne fit pas d'abord grande attention à Maxime de Bréard, qu'elle semblait n'avoir jamais vu; elle dit à ma demoiselle Dévigne, après les premiers compliments :

« Vous croyez peut-être que nous venons prendre séance? Eh bien! pas du tout, nous venons vous enlever. »

Et comme mademoiselle Dévigne faisait un signe de tête qui présageait de la résistance :

— Oh! poursuivit-elle, n'essayez pas de vous défendre. Il y a plus d'un mois que vous n'êtes venue aux Terrasses; il fait beau, les chemins sont superbes, j'ai deux places dans ma voiture, et nous vous emmenons. D'ailleurs, Annette, que vous aimez, veut vous montrer une aquarelle dont vous serez contente.

— Vraiment, je ne puis, répondit Elise en riant, je me suis engagée précisément avec monsieur, qui vient d'accepter mon dîner de religieuse, et vous comprenez...

Cet heureux mensonge ne laissa pas à madame Pernaux d'autre ressource que d'interrompre mademoiselle Dévigne en disant :

« Présenté par vous, monsieur sera le bienvenu; et c'est lui que je supplierai de venir sans façon, de vous entraîner à sa suite. Les parties impromptu sont les meilleures, et notre plaisir d'aujourd'hui est entre ses mains.

— Et je n'ai garde de le compromettre, madame, s'empressa de répondre le jeune homme.

— Vous acceptez?

— De tout mon cœur et sans façon, comme vous voyez. »

Mais plus il l'examinait, plus il l'entendait, plus aussi Maxime se sentait agité par la rencontre de cette femme. Elle-même, en le remerciant et en l'envisageant pour la première fois, ne put réprimer une fugitive expression de surprise, qui passa sur ses traits, ni commander à son regard, qui plongea rapidement, grave et profond, dans le regard interdit de Maxime.

Pendant ce temps Irma disait tout bas, en riant, à mademoiselle Dévigne :

« Mais, ma bonne amie, présentez donc au moins ce monsieur à maman.

— Ah! c'est vrai!... A propos, chère dame, je vous présente M. de Bréard, ancien officier de chasseurs au service de l'empereur et roi.

— M. de Bréard! dit madame Pernaux en tressaillant; mais elle surmonta vite son mouvement,

et l'expliqua en ajoutant : Oh ! mais nous sommes en pays de connaissance ; mademoiselle Dévigne nous a beaucoup parlé de monsieur, depuis son arrivée à Blois. »

Et pendant que Maxime répondait de son mieux, en tâchant de déguiser son propre embarras :

— Quoi ! disait encore Irma à l'oreille de l'artiste, c'est là ce M. de Bréard qui est si original est si difficile ?... Oh ! tant mieux !

— Comment, mademoiselle ?

— Oui, dit la jeune fille en rougissant et en se reprenant, nous verrons ce qu'il pensera d'Annette.

— Ange et démon ! dit Elise en lui montrant le doigt.

— Eh bien ! reprit madame Pernaux d'un ton enjoué, voilà qui est entendu, je vous donne une demi-heure ; nous faisons quelques courses, et nous revenons. »

Et en se retirant avec Irma, madame Pernaux se trahit encore, malgré tout, par ce regard tragique et prompt comme l'éclair d'un glaive, qui s'échappait vers Maxime du milieu de ses sourires.

A peine ce dernier fut-il seul avec mademoiselle Dévigne, que, lui saisissant la main, et dans un trouble inexprimable :

« L'histoire, dit-il, l'histoire de cette dame ?

— Comment ! vous me prenez donc pour un dictionnaire ! s'écria gaiement la grosse demoiselle, et quel ton tragique !

— Parlez, de grâce !... Son mari ?...

— Il n'existe pas de M. Pernaux.

— Un nom d'emprunt !... Sa demeure ?...

— Elle vous l'a dit elle-même : ce sont les *Terrasses*, à deux lieues d'ici ; une habitation charmante, à mi-côte, au bord de la Loire, avec un parc sur le plateau et des jardins en terrasses qui descendent jusqu'au fleuve.

— On ne la rencontre pas dans le monde ?

— Elle ne voit personne.

— Son histoire ?

— Voilà où je vous admire ! Il semble que j'en fasse collection. Mais, hélas ! je suis pour son histoire comme pour la vôtre, je n'en sais que la moitié... Enfin, n'importe ! la voici : Nous sommes dans le printemps de 1796, aux environs de Gênes.

— Oh ! très-bien : armée d'Italie.

— Vous y êtes. — Figurez-vous maintenant un officier de la République ; vous savez : habit large et râpé, pantalon rayé de rose, chapeau plat, aigrette tombante, moustaches énormes, en marche dans les montagnes à côté de sa compagnie. On descend pour la première fois dans le bassin de la Bormida. La joie et la confiance rayonnent sur les rudes visages. Depuis Saorgio, on n'a fait que vaincre. En quelques jours on a franchi ces Apennins qui nous arrêtaient depuis quatre ans, et voici qu'avec le printemps on entre en Italie. C'est à n'en pas croire ses yeux, et voilà ces pauvres gens tout heureux et tout rassurés parce que

tout à l'heure ils vont avoir des habits neufs à Milan. Notre officier, qui est lieutenant, marche joyeux comme les autres, en regardant devant lui les vallons qui s'élargissent, l'horizon qui s'égaie : mais bien souvent aussi son regard se détourne et se porte encore plus radieux vers les derniers rangs de sa troupe, que suivent deux ou trois chariots. Dans le premier de ces chariots il y a sa femme, jeune et gentille, et comme lui plébéienne ; dévouée à son mari, dévouée à la France, enthousiaste par amour, elle a voulu le suivre, elle est enceinte de six mois, et l'Italie sera conquise avant que la jeune femme soit devenue mère. Ce lieutenant s'appelle Philippe Méliot.

— Méliot !

— Qu'avez-vous donc ?

— Rien... Continuez, je vous supplie.

— Mais une femme enceinte ne pouvait résister aux émotions et aux fatigues d'une pareille expédition. Celle de Méliot mourut en donnant le jour à une fille, aux environs de Mantoue, quelque temps après l'investissement, et le pauvre officier s'en fut, pleurant, chercher une nourrice dans les campagnes où Virgile avait eu la sienne ; et depuis lors ce fut un homme qui se battait bien, qui faisait son devoir, mais qui ne vivait plus des impressions de son époque et qui ressemblait à une machine de guerre. Rude et triste, sans peur mais sans enthousiasme, acteur automate dans le drame merveilleux qui commençait alors, il revenait, deux ans après, par le même chemin, escortant encore les convois à l'arrière-garde et tournant encore les yeux vers une des voitures qui le suivaient : mais quelle différence ! On fuyait, sous Scherer, les bords de l'Adige ; on frémissait, dans les rangs, de colère et de honte ; et l'ennemi, grossi de Cosaques, n'était plus en avant, mais en arrière, en arrière de ce convoi, où Philippe ramenait sa petite orpheline, confiée aux soins d'une vivandière. A Gênes, pourtant, on s'arrêta, et, Dieu merci, pour ne plus reculer de la sorte. Philippe faisait partie de la garnison. Hélas ! le reste est une histoire trop vulgaire. Trois ans de deuil avaient amorti ses regrets ; il distingua, au théâtre, une cantatrice de second ordre, qu'on appelait Eucharis...

— Eucharis !

— Encore ?

— Parlez, parlez vite !

— Lieutenants et capitaines se pressaient autour d'elle. Jeune, presque novice au théâtre, où son talent pouvait un jour la porter au premier rang, mais où déjà sa beauté mignonne et agaçante, son charme provocateur, ses manières pétillantes la mettaient hors ligne, elle devait, elle pouvait seule s'emparer d'une âme simple émue par le chagrin. Philippe en fut sérieusement épris, et il l'emporta sur ses rivaux en épousant la cantatrice.

— Est-il possible ! Eucharis était madame Méliot ?

— Qu'y a-t-il d'étonnant ? Elle était digne de ce nom au moment où elle le prit. Elle ne le fut pas longtemps. A peine deux mois s'étaient-ils écoulés, que Gènes fut bloquée par les Autrichiens ; et, bien qu'on pût compter sur l'homme de 96, qui s'appelait alors le premier consul, comme il avait ordonné une résistance désespérée, la confiance abandonna plus d'un cœur bourgeois, plus d'une âme étrangère. Les Français devinrent odieux à la population. Un voile tomba des yeux d'Eucharis ; elle se vit enchaînée à la fortune incertaine d'un soldat assez ordinaire, à l'heure même où, devenue femme, elle se comprenait tout entière, à l'heure où se révélaient à son amour-propre tous les dons exquis, toutes les puissances de sa nature. Tristement reléguée dans le modeste logement du capitaine, condamnée, elle qui se sentait une royauté, aux soins vulgaires du ménage, à la surveillance d'un enfant en bas âge qui n'était pas le sien, à la perspective de prochains devoirs bien autrement pénibles et rebutants, car elle était enceinte elle-même, Eucharis commença à rêver des villas brillantes de sa belle Italie, où se pressait la noblesse, où ruisselait l'opulence, où triomphaient le talent, l'intrigue et la beauté ; et ce fut avec ce beau rêve et ces ternes réalités qu'il lui fallut passer par toutes les horreurs du siège effroyable que soutint Masséna. Puis vint la capitulation, et ce fut sur la route, en fuyant vers Nice, qu'Eucharis accoucha. Méliot emporta une fille de plus devant les baïonnettes ennemies qui maintenant hérissaient la route de la Corniche.

» Dans les affaires de la France, ceci déjà se réparait convenablement à Marengo ; mais, dans le ménage du pauvre officier, le coup fatal était porté pour toujours. On eut beau sortir magnifiquement de ces heures d'épreuve, l'intérieur de Philippe n'en fut guère plus brillant, et la senora ne lui pardonna ni la souffrance passée, ni la roture actuelle, elle prit en haine surtout l'enfant de la plébéienne, cette première fille que l'histoire de sa naissance rendait chère à Méliot. Ni vous, ni moi, monsieur de Bréard, ne pouvons approfondir les passions paternelles ; mais nous devons admettre tout ce qu'établissent d'extrême dans la tendresse d'un père des chagrins tels que ceux de Philippe, surexcités encore par les persécutions d'une marâtre. Il protégea sa fille aînée avec emportement, et l'enrichit de tout l'amour qu'il retira dès lors à sa nouvelle femme et à son autre enfant. Il y eut deux camps dans la maison ; et ces déchirements domestiques, dans lesquels s'épuise en détails la valeur d'un homme, ayant encore retardé l'avancement de Philippe, il n'était que commandant lorsque la loi permit le divorce. Eucharis et lui en profitèrent avec empressement.

Le père garda la première fille ; la mère emmena la seconde.

» Alors l'Italie entière était française, depuis Venise, que Bonaparte avait effacée avec une ligne de traité, jusqu'à Naples, que Championnet avait conquise avec une escouade. Abattu, énervé, n'ayant plus ni élan ni ambition, Philippe demanda et obtint un emploi militaire honorable dans la maison de la grande-duchesse Elisa Baciocchi. Là, il vivait, sombre, dur, isolé, consacrant tous les instants de liberté que lui laissaient ses fonctions à l'éducation de sa fille, enfermée dans l'appartement qu'il occupait au palais, la couvant comme un trésor, le seul qui lui restait, lorsqu'une femme jeune et brillante parut à la cour de la grande-duchesse, et, en peu de jours, occupa tout le monde du bruit de ses succès. Un beau nom, un grand talent, une figure ravissante, une coquetterie consommée, il n'en fallait pas tant pour jeter le vertige à tous les cœurs et à toutes les têtes, dans un lieu et dans une époque où régnait en souveraine la pensée du plaisir. On appelait cette femme la marquise de Nibello.

— La marquise de Nibello !

— Eh bien ! en finirez-vous ?

— C'était Eucharis !

— Justement, et Philippe le sut bientôt. Elle avait suivi sa destinée. Son talent et ses attraits n'avaient pas tardé à la mettre en évidence dans un monde brillant, et elle n'avait eu qu'à choisir parmi de nombreux adorateurs. Le marquis de Nibello, gentilhomme florentin, avait eu la préférence, et venait de l'introduire au palais Pitti. Vous jugez de ce qui se passa dans l'âme de Méliot et à quels excès il devint capable de se porter contre quiconque attenterait à son repos ou pénétrerait dans sa retraite. Le voisinage de cette femme, qu'il trouvait impie, qui l'avait puni du malheur comme d'une injure, l'irritait et l'insultait assidûment. Quant à la marquise, rien ne l'embarrassait dans ce rapprochement si délicat, et même, comme sa fille à elle, celle qui l'avait suivie était en pension à Florence et venait souvent au palais, Eucharis trouva tout simple de lui faire voir son père et sa sœur, et elle en demanda par écrit la permission au commandant. Bonne créature ! qui prenait ses aises au milieu des entraves sociales et des saintes obligations de la nature. Cependant par incertitude et par crainte du scandale, Philippe y consentit ; il accueillit cette enfant, s'y attacha malgré lui, et ne la vit pas sans soulagement s'unir avec sa sœur aînée d'une pure et touchante amitié. De son côté, Eucharis se tint pour satisfaite et ne lui demanda rien de plus. Mais il me semble à moi que tôt ou tard il devait sortir un malheur d'une situation aussi critique, et, si j'ose dire ce que je pense, il me semble que ce malheur est arrivé ; car celle qui alors, toute légère qu'elle fût, ne se voyait pas coupable et

vivait en paix avec sa conscience évaporée, aujourd'hui se consume évidemment sous l'action de quelque remords.

— Et celle-là, c'est madame Pernaux, n'est-ce pas, et les deux jeunes filles qui sont auprès d'elle sont les enfants du commandant Méliot?

— Voilà; et je n'en sais pas plus long.

— Mais ses deux maris?

— Elle les dit morts, bien entendu. Cependant le soin qu'elle a de porter un autre nom, la retraite dans laquelle elle vit me font douter....

— Et moi, mademoiselle, dit Maxime emporté par un sentiment involontaire, je puis vous certifier qu'ils sont bien morts!

— Comment le savez-vous?

— Oh! je vous le dirai; car il le faut. Mais, de ces deux enfants, quelle est l'aînée, la fille de la plébéienne, celle que préférerait le commandant, qu'il cachait, à Florence, comme un trésor?... »

Et Maxime semblait attendre avec angoisse la réponse de mademoiselle Dévigne.

« C'est Irma, dit celle-ci avec simplicité.

— Irma!... vous êtes sûre?... »

— Sans doute, mais comme vous me dites cela!

— C'est que vous ne savez pas, répliqua le jeune homme d'une voix basse, mais saisissante, ce qui est arrivé à cette vierge dans son sanctuaire!

— Ah! mon Dieu! vous me faites peur... Mais aussi, parlez donc à la fin; c'est votre tour.

— Et je vais le faire. »

Mais comme Maxime, ému, agité, ouvrait la bouche pour révéler enfin son funeste secret, madame Pernaux et sa fille entrèrent tout à coup. La demi-heure était passée, et mademoiselle Dévigne n'était pas prête. Eucharis soupçonna bien sans doute les explications dont elle venait d'être l'objet; néanmoins, elle ne laissa rien paraître, et fut bien plus maîtresse d'elle-même qu'avant cette demi-heure d'absence pendant laquelle son premier trouble avait pu s'effacer. Était-ce convenance du moment? Était-ce parti pris pour l'avenir? C'est sur quoi la suite nous éclairera.

On partit donc pour les Terrasses, mais en s'asseyant à côté d'Irma sur le devant de la calèche, et en respirant l'atmosphère de fraîcheur et de tranquillité qui environnait cette enfant, Maxime se dit encore :

« C'est impossible! »

MAURICE SAINT-AGUET.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

*. Le dernier dilettante vient de mourir. Il s'appelait Carnavale, et il portait un habit jaune-serin les jours où on jouait *il Barbieri*.

Vert-pomme les jours de *Tancredi*;

Rouge les jours de *Semiramide*,

Bleu de ciel les jours de *Lucia*.

C'était sa manière de témoigner son enthousiasme. Il criait *brava* ou *brave* avec les basques de son habit.

Ses rubans au cou, ses ceintures flottantes, ses fleurs et ses plumes au chapeau, tout cela c'était du dilettantisme.

Eh bien! ajoutait-on, Carnavale n'est plus, la Parque jalouse a coupé la basque de son existence.

Où trouverez-vous un autre dilettante aujourd'hui?

Au moment même où on prononçait ces paroles, voici que le temps s'est assombri, quelques gouttes sont tombées, et le sol a été couvert de dilettanti.

D'où viennent-ils? d'où sortent-ils? Nul ne saurait le dire. Il paraît qu'il y a des pluies de dilettanti.

A peine tombés du ciel, on les a vus frétiller, sauter dans la poussière, et faire entendre des *bis* sur les tons les plus variés.

Ce singulier phénomène, que la science se chargera sans doute d'expliquer, coïncide avec la présence de mademoiselle Sontag à Paris, et tout porte à croire que le fluide électro-dilettante qu'elle dégage a pu déterminer dans l'atmosphère la formation de ces amateurs.

Outre ces dilettanti-têtards, mademoiselle Sontag a produit un autre phénomène: celui de faire sortir une foule de dilettanti de leur tombe.

Depuis 1830, époque de la retraite de mademoiselle Sontag, un grand nombre de dilettanti s'étaient retirés de désespoir dans le fond des cavernes, dans le creux des arbres et jusque dans les pierres les plus dures.

Les journaux ont parlé, dans le temps, de ce bloc de grès au milieu duquel on avait trouvé un dilettante vivant, respirant et répondant à ceux qui lui demandaient ce qu'il faisait là: J'attends la rentrée de mademoiselle Sontag.

La première note de la cantatrice a suffi pour tirer ces infortunés du sommeil léthargique dans lequel ils étaient plongés depuis vingt ans. Les loges du Conservatoire étaient pleines de dilettanti au bois dormant qui applaudissaient comme des gens qui ont besoin de donner issue à un enthousiasme endormi pendant un si long espace de temps.

On cite, du reste, des traits d'héroïsme vraiment extraordinaires à propos du premier concert de mademoiselle Sontag.

Des dilettanti perclus de rhumatismes se sont fait porter au Conservatoire sur une civière.

D'autres ont fait trois cents lieues à franc étrier pour assister à sa première rentrée.

Lord Blagmore, étant arrivé trop tard pour avoir un billet, s'est brûlé la cervelle de désespoir.

Nous voilà retombés en plein dilettantisme. Paris va être bientôt rempli d'hommes en habit jaune-serin. O Carnavale! tu es mort trop tôt. C'était en face de mademoiselle Sontag qu'il fallait expirer.

Hélas! tous les braves ne meurent pas au champ d'honneur.

*. L'autre soir, un événement singulier se passa au méridien de Paris.

Sur les dix heures, je vis une foule d'hommes et de femmes en toilette se diriger vers un grand établissement transformé en salle de bal.

Naturellement curieux, je braquai mon œil à travers les fissures de l'établissement, et je fus témoin des faits que je vais vous rapporter.

La salle était brillamment éclairée et décorée d'emblèmes et d'ornements qui rappelaient à s'y méprendre le temple de Salomon. Les hommes portaient des cordons bleus en bandoulière, les femmes avaient des robes blanches, des ceintures bleues et les cheveux en équerre.

Au-dessous d'un triangle lumineux, dans lequel rayonnait le nom de *Jéhova* en abréviation hébraïque, se trou-

vait une espèce de trône où siégeait un grand personnage orné d'insignes particuliers.

Bientôt j'entendis les paroles suivantes :

« Frère surveillant, faites-vous assurer si la loge est couverte.

— Très-vénérable, la loge est couverte. »

Alors le personnage assis sur le trône frappa trois coups de maillet et dit :

« Debout et à l'ordre, frères et sœurs !... Frères premier et second surveillants, invitez les frères et sœurs de l'une à l'autre colonne à se joindre à moi pour ouvrir les travaux de la respectable loge ! »

Alors toutes les mains applaudirent ; mais ces braves avaient quelque chose de rythmé et de symétrique : c'était comme trois batteries régulières de trois coups chaque.

Puis j'entendis annoncer successivement une multitude d'invités qui demandaient l'entrée du temple.

Les officiers et députés du Grand-Orient ;

Les représentants de la Chambre symbolique ;

Le Suprême Conseil du 33^e degré ;

Le Suprême Conseil des rites ;

Les Trinosophes ;

La Clément-Amitié ;

Les Cœurs-Unis ;

Les Hospitaliers de Jérusalem ;

La Rose du Parfait-Silence ;

Les Amis-Fidèles ;

Les Frères-Écossais ;

Saint-Jean de la Palestine, etc.

Tous ces visiteurs furent introduits dans la salle avec les plus mystérieuses précautions. Ils devinrent tous l'objet du même cérémonial et des mêmes applaudissements symétriques. J'ai compté jusqu'à six cent mille batteries. J'en avais des ampoules aux mains.

Après cela, tous ces gens venus de l'Orient se mirent à danser comme de vulgaires Occidentaux.

Inutile de vous dire que c'était un bal de francs-maçons.

En effet, tous ces frères et toutes ces sœurs se livrèrent à des polkas suivant le rit écossais, à des quadrilles symboliques et à des valse de Rose-Croix.

Dans l'intervalle des danses, les frères-servants offrirent des rafraîchissements en équerre, des glaces en truelles, et des gâteaux fabriqués à l'orient de Paris.

L'ordre le plus parfait n'a cessé de régner à cette fête des loges. Tout le monde était maçon, et personne ne se conduisit comme un limousin.

Béni soit le grand architecte de l'univers ! il y a donc encore de la fraternité sur le globe, quoi qu'en dise le citoyen Proudhon.

* * Peut-être se rappelle-t-on un pari fait en plein carnaval, au milieu des verres de champagne et des couplets, avec accompagnement de couteaux.

A la sortie d'un bal masqué, un débardeur dit à une nombreuse couronne d'amis :

« Citoyens, je parie vingt napoléons contre trois sous que je fais faire, avant six mois, un vaudeville à M. de Lamartine. »

En entendant ce propos, tout le monde poussa un rire immense d'incrédulité.

« Un vaudeville tombant des doigts de celui qui a remué la cithare d'or auprès du Saint-Sépulcre !

— Un vaudeville écrit par l'homme qui a crayonné les portraits terribles de Robespierre, de Marat et de Danton !

— Un vaudeville brodé de frivoles chansons par le tribun qui a fait sortir la République des pavés de Février.

— Un vaudeville étalant une frêle intrigue de salon par l'orateur qui, le premier, a montré du doigt à la France l'entrée du socialisme, plus profond et plus menaçant que celui de Cacus !

Bref, chacun des assistants expliquait comment une telle œuvre était radicalement impossible.

Mais il y a trois jours, le masque à la gageure, le débardeur de la nuit du carnaval a de nouveau convoqué ses amis à un festin fourmillant de gaieté et de vin d'Aï.

Au dessert, on l'a vu lever au plafond un verre à patte écumant le nectar (vieux style). Il s'est alors écrié au milieu du silence le plus religieux :

« Citoyens, la gageure que j'ai proposée est gagnée d'avance : M. de Lamartine fera la pièce. »

Cette fois, personne n'a poussé de rire ironique ; nul ne s'est levé pour protester.

En effet, le vaudeville annoncé n'est plus dans la catégorie des chimères.

En 1846, on avait défié M. de Lamartine d'aborder le théâtre : il a fait *Toussaint-Louverture*, tragédie noire ;

En 1849, on l'avait défié de faire du journalisme : il a écrit sur-le-champ les premiers numéros du *Conseiller du Peuple* et les *Confidences* ;

En 1850, on l'avait défié de marcher sur les traces de M. Alexandre Dumas : il vient de vendre pour quatre cent mille francs de romans-feuilletons à M. Véron.

Il est tout droit sur la route du vaudeville. On s'attend à l'y voir avant 1851.

* * Le comédien Stepanoff, du théâtre de Varsovie, imite à s'y méprendre, dans le ton, la pose et les manières, les personnes qu'il a eu l'occasion d'observer une seule fois.

L'empereur de Russie, ayant entendu parler du talent de cet artiste, le fit appeler dans sa loge, lors du dernier séjour qu'il fit à Varsovie.

« J'ai appris, lui dit-il, que tu excelles à me contrefaire, j'aimerais voir une preuve de ton talent.

— Que Votre Majesté veuille bien me prescrire ce qu'elle désire que je fasse.

— Dis quelques mots, ce que tu voudras. »

L'artiste, imitant la pose et le langage de l'empereur, s'écria :

« Wolkonsky (c'est le ministre de la maison impériale), vous payerez demain matin à Stepanoff mille roubles. »

L'empereur rit de bon cœur, et le lendemain matin on remit au nom de S. M. mille roubles au comédien.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

VAUDEVILLE. — *Les Secrets du Diable*, vaudeville-féerie en deux actes, de MM. Clairville et Cordier. — Le seigneur Nigaudineck est un Breton qui possède un singulier talisman : il a pour propriété de rendre toutes les femmes bavardes.

Ce talisman est d'autant plus précieux pour le seigneur Nigaudineck qu'il a envie de se marier, et qu'en outre il possède la manie de vouloir épouser une femme vertueuse.

Nigaudineck fait jouer le talisman, et voici qu'il en apprend de belles ! jusqu'à une naïve villageoise qui prétendait n'aimer que son âne et qui avait idolâtré tout un régiment, que dis-je ! deux régiments, infanterie et cavalerie. Nous voyons défilé tous ces amoureux, trompettes en tête.

Pour comble de malheur, Nigaudineck est lutiné par de jeunes diabolins qui finissent par lui faire épouser... une danseuse de l'Opéra.

Que voulez-vous ! il s'appelait Nigaudineck, il était prédestiné.

Ce vaudeville-féerie, qui sort complètement du cadre habituel du théâtre de la place de la Bourse, a parfaitement réussi. Une fort jolie mise en scène a puissamment contribué à ce succès.

Le défilé de la petite armée féminine suffirait seul pour attirer la foule.



Explication du dernier Rebus.

Camp, thon passe l'âne, 8 au bal, 100, CC dedans C, on, ais, quelques fouets rompus, le, landes, main.
(Quand on passe la nuit au bal sans cesser de danser, on est quelquefois rompu le lendemain.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

A vendre un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes.
— S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.